

pain de sucre-blanc de mon espérance, et mélasse de mes enivrants désirs ; depuis trois grands jours tu es éloignée de moi ! Le soleil est obscur à midi, la lune n'est étoilée ni brillante quand tu es absente. Ton pas, c'est la mélodie de l'Empiree et l'air agité par la robe, quand tu passes, est le zéphir des jardins d'Eden au temps des premières fleurs. Je te donnai un baiser quand nous nous vîmes pour la dernière fois, et mon être tout entier en ressentit la douceur ! Une boucle de tes cheveux caressa mon nez, et cet organe fut changé en pain de sucre ! Oh ! épice des épices, envoie moi une boucle de tes cheveux, envoie moi quelque chose qu'ait touchée la main chérie ; et je deviendrai fou à lier de délices ! Un regard de tes yeux me transporterait au troisième ciel ! Tes lèvres sont des roses rouges cueillies dans Eden par la main d'un ange.

Mon cœur s'enflamme quand je pense à toi ! Mon cerveau est un volcan ! Mon sang brûle et écorche mes veines et mes pommons sur son passage ! Oh ! viens donc mes délices ! Quand tu viendras prends bien soin de m'apporter ces deux chelins que tu m'as empruntés, car j'ai besoin de Tabac !

LE FANTASQUE.

2-SEPTEMBRE, 1844.

JOURNAL D'UN AMERICAIN EN CANADA.

Québec.—Continuation.

(Voir les Nos 29, 30, 31.)

Mercredi. Guignon des guignons, j'ai encore manqué le bateau à vapeur ; mais cette fois c'est ma pure curiosité qui en est la cause. Comme je m'en allais à mon hôtel chercher mes effets qui consistent en mon grand chapeau de castor gris qui me sert de valise et dans lequel je mets un col de chemise de rechange, mon cure-dent, mon porte-cigarres et mes impressions de voyage, je rencontrai une troupe d'individus que je reconnus pour des soldats anglais à l'air esclave des hommes et au gros ventre de quelques uns des officiers. Ils étaient précédés d'une excellente bande de musiciens ; moi qui aime la musique à la folie et qui ai même cultivé le triangle avec succès, quand j'étais petit, je ne pus m'empêcher de les suivre, au milieu d'un tas de va-nu-pieds qui en courant me poussaient par-ci, me cognaient et me bousculaient par-là, me couvrant de boue à chaque instant, comme si on eût été dans un pays républicain. Ça me représentait presque notre magnifique quatre de Juillet ; avec cette différence qu'ici, ô horreur ! un nègre disputait la grande route à des blancs ! Je me croyais presque en pays libre, mais cette illusion ne dura pas. Arrivé sur la place d'armes, des officiers à cheval commandèrent aux soldats, du ton le plus impérieux, de se tenir en rang, l'œil fixé, la tête droite, les bras aux côtés, un fusil fort lourd à l'épaule, enfin tout le corps dans la position la plus gênante ! Et ces hommes avaient la patience de rester ainsi des demi-heures entières. Mais ce n'était rien, après s'être pavanés sur le terrain, avoir caracolé contre la foule et fait frotter de la partie postérieure de leurs chevaux, les respectables citoyens spectateurs, les mêmes officiers commandèrent aux soldats avec la même insolence et à propos de rien, de